

Francophonies d'Amérique

Présentation : recherches et réflexions sur les identités francophones dans l'Ouest canadien

Carol J. Léonard

Recherches et réflexions sur les identités francophones dans l'Ouest canadien
Numéro 32, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1014042ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1014042ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léonard, C. J. (2011). Présentation : recherches et réflexions sur les identités francophones dans l'Ouest canadien. *Francophonies d'Amérique*, (32), 9–19.
<https://doi.org/10.7202/1014042ar>

Présentation

Recherches et réflexions sur les identités francophones dans l'Ouest canadien

Carol J. Léonard

Université de l'Alberta
Campus Saint-Jean

Au plan individuel comme collectif, il n'y a pas de rapport constructif avec autrui sans conscience de son identité personnelle, il n'y a pas dialogue interculturel positif sans que l'on ait assumé sa spécificité culturelle.

JEAN-MARIE WOEHRLING

LE PRÉSENT NUMÉRO RASSEMBLE des contributeurs appartenant à un groupe de recherche formé dans le cadre d'une Alliance de recherche universités-communautés (ARUC) dont la vocation est d'établir une collaboration utile entre les établissements postsecondaires et les organismes communautaires. Créée en 2007, l'ARUC-IFO se penche sur la diversité des identités francophones de l'Ouest canadien (IFO). Elle rassemble neuf partenaires universitaires (28 chercheurs, de nombreux collaborateurs) et 42 partenaires communautaires. Aussi, les contributions rassemblées dans ce numéro de *Francophonies d'Amérique* ne représentent-elles pas une somme, mais plutôt un spicilège de résultats de recherches et de réflexions soumises par une quinzaine de représentants des équipes de chercheurs universitaires.

Dans cette introduction, la présentation des divers articles sera suivie d'un abrégé historique destiné avant tout aux lecteurs qui connaissent peu l'histoire de la francophonie de cette vaste région du Canada¹ et de l'évolution des étiquettes identitaires dans lesquelles cette francophonie

¹ Les francophones de l'Ouest canadien forment une minorité dispersée le long d'un large corridor couvrant la moitié méridionale de trois provinces dont la superficie totale est supérieure à celles de l'Allemagne, de l'Espagne, de la France et du Royaume-Uni réunies. La distance qui sépare la communauté francophone de Girouville en Alberta de celle de Saint-Labre au Manitoba équivaut à celle qu'il faut franchir pour se rendre de Londres à Varsovie.

s'est successivement ou concomitamment reconnue. Nulle réalité n'étant affranchie de son passé, cet abrégé brossé à larges traits contribuera, espérons-nous, à une mise à plat du contexte historique général duquel émergent les identités nouvelles qui fournissent la matière des présentes contributions.

Les articles sont distribués conformément aux grands axes ou rubriques auxquels se rattachent les domaines de l'espace francophone étudiés dans le cadre de cette ARUC : éducation d'une part, *langue et culture* d'autre part. Il y a pourtant une exception. L'un des articles est le fruit d'une réflexion conjointe de chercheurs associés à chacun des deux axes. Il viendra clôturer ce corpus d'articles.

Éducation

Au Canada, les comportements linguistiques sont tributaires de phénomènes importants, au nombre desquels on place en tête de liste le vieillissement de la population, la baisse des taux de fécondité sous le seuil de remplacement des générations, la chute des taux de transmission de la langue maternelle, l'immigration interprovinciale et l'immigration internationale et, enfin, l'accroissement des unions exogames. Cet accroissement atteint des proportions telles que, dans l'Ouest canadien, plus de 80 % des enfants âgés de moins de dix-huit ans sont issus de telles unions. La langue maternelle anglaise est dominante au sein de la majorité de ces foyers. La présence d'un membre du groupe majoritaire au sein des couples ayant des enfants en âge de fréquenter l'école conditionne la nature de l'accompagnement et du soutien que l'école de langue française apporte aux couples en situation d'union mixte. Dans son étude, Jules Rocque présente une analyse qualitative et quantitative de l'information mise à la disposition des parents qui n'ont pas le français comme langue d'usage. Il accompagne son analyse de recommandations, particulièrement à l'endroit des conseils scolaires. Ces dernières portent principalement sur une mise à niveau des contenus de leurs sites Internet en regard des besoins en information chez les parents qui ne maîtrisent pas la langue française.

Dans l'Ouest canadien, les francophones en situation d'infériorité numérique évoluent en contexte de diglossie et, corollairement, de double, voire de multiples littératies. Un tel contexte influe fortement sur le

vécu langagier et agit sur l'acquisition des compétences langagières orales communicatives et cognitivo-scolaires. Or, dans l'ensemble des provinces hors Québec, le rendement en compréhension de l'écrit des élèves des groupes minoritaires affiche un résultat inférieur à la moyenne observée dans les pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (Shipley, 2011). Autre observation, la préalphabétisation favorise le développement de meilleures aptitudes en lecture (Conseil canadien sur l'apprentissage, 2009). Des actions visant une alphabétisation précoce et encadrée se sont traduites par la création de programmes de littératie familiale. Intéressées à la mesure de l'efficacité des programmes de littératie destinés aux enfants d'âge préscolaire, Gestny Ewart et Janelle de Rocquigny nous présentent ici une étude sur le profil démolinguistique, langagier et motivationnel de parents participants à ces programmes. Ce profil traduit un engagement parental marqué par une volonté d'exposer l'enfant dès son bas âge à un vécu « enculturant » favorable à son développement psycholangagier.

Soucieuse de voir le nombre des membres de la francophonie s'accroître au Canada et devant des transformations démographiques qualifiées d'irréversibles, la Fédération des communautés francophones et acadienne adoptait, en 1990, une déclaration de principes dans laquelle elle exprimait son vœu de voir les communautés qu'elle fédère « s'engager sans plus tarder dans un processus d'ouverture face au pluralisme et, plus particulièrement, face aux immigrantes et immigrants désireux de s'intégrer aux communautés francophones et acadiennes » (Godbout, Duguay et Morin, 1993). Au cours des deux dernières décennies, des actions ont été menées, des gestes ont été posés en vue de faciliter l'intégration des nouveaux arrivants dans les communautés comme dans les établissements scolaires de la minorité. Laurie Carlson Berg nous présente ici son étude effectuée auprès de la direction des écoles fransaskoises de la minorité francophone de la Saskatchewan et nous fait un portrait suivi de recommandations portant sur les initiatives d'intégration qui y sont menées.

Au cours des récentes décennies, l'enseignement des sciences a connu une évolution marquée. La transmission des connaissances scientifiques ne peut désormais plus se faire en l'absence d'une formation à la recherche, même limitée, tant on reconnaît chez cette dernière de puissants atouts pédagogiques. Nonobstant les bienfaits qu'a pu apporter

une telle transformation, les résultats obtenus par les étudiants canadiens en milieu minoritaire sont préoccupants, et les facteurs mis en cause sont nombreux (Cormier, Pruneau et Rivard, 2010). Or l'appropriation des savoirs scientifiques, particulièrement dans le cadre d'une recevabilité institutionnelle, est indissociable de leur formalisation « littératiée » (Kara, 2009). Dans son article, Léonard Rivard se penche sur le problème de l'identification des particularismes discursifs propres à la production des rapports de recherche et plus particulièrement sur leur appropriation par les formateurs. De son examen, il tire des recommandations à l'intention des éducateurs logés à la confluence de la didactique des sciences et de celle du français.

Langue et culture

À la manière des identités et consubstantiellement avec elles, les langues s'enracinent dans les lieux où on les pratique et où elles trouvent le siège de leur évolution. Les variations qui s'observent d'un milieu à un autre témoignent de la dynamique des langues propre à chaque contexte. Leur étude nourrit notre connaissance tant sur la manière dont s'opèrent les principes évolutifs que sur l'ampleur, les spécificités et la richesse scientifique et patrimoniale des corpus oraux constitués. Soucieuse de venir combler les lacunes qui s'observent dans le champ des recherches sur le français canadien et dans celui de la mesure du degré d'homogénéité des variétés de français de l'Ouest canadien, l'équipe de chercheurs formée de Sandrine Hallion, France Martineau, Davy Bigot, Moses Nyongwa, Robert A. Papen et Douglas Walker aborde sous plusieurs angles la question des particularités propres aux variétés de français de l'Ouest canadien et les zones géographiques où elles sont en usage. Elle dresse la table à des fins d'analyses plus poussées et concourt par ses contributions à la réalisation de projets de plus grande envergure.

La reconnaissance officielle des Métis francophones du Manitoba par le Metis National Council et la Manitoba Metis Federation ne remonte qu'à 2003 (Gagnon, 2008-2009). Aussi, ne faut-il pas s'étonner qu'on ait pu parler, il n'y a pas si longtemps encore et en référence à l'héritage métis francophone, d'une identité et d'une histoire métisse oubliée (Van Schendel, 1994). L'ethnographie de la communauté métisse francophone a donc encore beaucoup à livrer sur elle-même, qu'il s'agisse de ses

pratiques, des valeurs du peuple métis et de l'évolution de son identité. Dans son étude sur les Métis francophones du Manitoba, Yves Labrèche se penche sur la préservation du patrimoine naturel et culturel métis en ce qu'il a de savoir-faire et de fidélité aux traditions. Il évoque également l'expression des volontés de rapprochement de la communauté métisse avec plusieurs milieux vers lesquels des ponts semblent pouvoir être jetés.

L'Ouest canadien abrite la troupe d'expression française la plus pérenne du Canada. C'est là un gage de fidélité et d'attachement à l'art théâtral chez les francophones des provinces des Prairies. Sensibles aux bénéfices que peuvent apporter les technologies dans la pratique de leur art, des créateurs ont de tout temps su intégrer les nouveaux procédés leur permettant de donner plus d'éclat à leurs productions, de mieux rejoindre leur auditoire et de toucher davantage les spectateurs. Dans cette optique, le surtitrage connaît, depuis quelques années, la faveur auprès de producteurs et de metteurs en scène de la francophonie canadienne en milieu minoritaire. Dans leur article, Louise Ladouceur et Shavaun Liss mettent en regard le recours au procédé et l'évolution des identités au cœur de la francophonie. Elles en infèrent un usage dont l'évolution s'accorde désormais aux multiples modes de réception qu'offrent les spectateurs eux-mêmes.

Enfin, l'interculturalité en opposition à la multiculturalité (la simple juxtaposition de cultures) appelle une remise en question du rapport à soi et à l'autre et à une prise de conscience du métissage qui s'observe dans toute culture vivante. Elle invite au rapprochement attentif et soutenu. Sensibles à cette démarche qui engage vers de nouveaux rapports, Yves Labrèche et Nathalie Piquemal postulent une parenté d'intérêts, de revers et de regards chez deux groupes marqués l'un comme l'autre dans leur histoire par une exposition à des idéologies ethnocistes. Ils anticipent, dans leur rapprochement (théorique et pratique), les effets d'une complémentarité canalisatrice d'enrichissements mutuels. Leur article se présente comme une réflexion à voix haute sur les vertus pressenties d'un rapprochement que laissent entrevoir les regards croisés d'anthropologues et d'éducateurs sur le vécu des Métis francophones, des familles néo-canadiennes constituées de réfugiés et la francophonie de souche.

Abrégé historique

C'est dans les confins septentrionaux du territoire qui porte aujourd'hui le nom de Manitoba, plus précisément à proximité de l'embouchure du fleuve Nelson, que le verbe français se fait entendre pour la première fois en 1694, lors de la prise du fort York, rebaptisé pour la circonstance fort Bourbon : symbole royal et pivot de l'identité française. Cette présence est fugace, car au bout de seize ans, le fort est rendu à l'Angleterre.

C'est dans la partie méridionale de cette même province que la pénétration française va connaître un plus vaste déploiement et parviendra, au fil du temps, à établir les assises d'une présence durable qui ne connaîtra qu'un intermède, la Conquête. Lancés sur les traces d'un Jacques de Noyon qui, en 1688, était parvenu jusqu'aux berges du lac La Pluie (Minnesota), Pierre Gaultier de Varennes et ses hommes sont les premiers Canadiens de souche française à atteindre, en 1731, le lac des Isles ou des Assinipoiles², aujourd'hui connu sous la double appellation de lac des Bois = Lake of the Woods. Cette vaste étendue d'eau est l'antichambre de la rivière Winnipeg qui devait, croyait-on alors, mener à la mer de l'Ouest, mais aussi et dans les faits à la création de nouveaux comptoirs de traite, premiers véritables pied-à-terre des Français dans cette partie du continent. Les activités de commerce et de découvertes connaissent une fin abrupte avec la Conquête. Toutefois, les Français du Canada, désormais sous un gouvernement britannique, réapparaissent sur les rives de la Winnipeg, de la Saskatchewan, puis s'infiltrèrent le long des rivières Churchill, Athabasca, la Paix et bien au-delà. Progressivement confinés à des rôles subalternes dans les activités de négoce dans les Pays d'en haut, les *Canadiens*, comme l'on désigne alors les francophones issus du pays, parviennent en revanche à imposer le français, toute première marque de leur identité (Vézina, 2000), dans les échanges avec leurs patrons de langues anglaise et galloise (Podruchny, 1999). La toponymie en usage en fait foi (Léonard, 2009). C'est l'âge d'or du français dans l'Ouest canadien.

² Une telle polytypie ou parallélisme des désignations est chose fréquente à l'époque. Elle est parfois symptomatique d'une méconnaissance d'un pays dont on ne peut encore mesurer la pleine étendue. Elle évoque aussi la pluralité des groupes autochtones, sources auprès desquelles truchements et mandatés tirent leurs informations sur le pays qui s'étend au-delà de ce qui leur est connu.

La pénétration au cœur du continent et l'organisation de pratiques commerciales avantageuses sont toutes deux tributaires d'un savoir-faire indispensable à l'instauration et au maintien de relations cordiales avec les populations indigènes parfois brouillées entre elles. Au fil du temps, la fréquence comme l'intimité des rapports se révèlent le ferment d'identités francophones nouvelles issues du métissage.

Vers la fin de la seconde décennie du XIX^e siècle, le progrès dans les pratiques du transport permet aux compagnies de traite des fourrures de licencier la majorité des *voyageurs*³ qui, pour une large part, retournent vivre dans la vallée laurentienne. L'élément français demeuré dans l'Ouest, en majorité composé de Métis, se concentre alors le long de la rivière Rouge. C'est là que se forme bientôt le berceau de ce qui deviendra, quelques décennies plus tard, le Manitoba. Cette population à demi sédentarisée doit composer avec la présence auprès d'elle de noyaux de colons écossais établis de fraîche date.

Motivé par la croissance démographique, commerciale et géographique que connaît son voisin américain, le Canada, nouvellement confédéré en 1867, s'étend de l'Atlantique aux confins de l'Ontario. Il lorgne du côté du Pacifique et veut s'assurer l'annexion des terres qui l'en séparent. Le gouvernement fédéral passe à l'action et met en œuvre sa politique nationale, dont le peuplement rapide et massif de l'Ouest est l'un des fers de lance. Il s'approprie ce large pan de continent dont il fera, par le jeu de reconfiguration et de découpages successifs, le Manitoba (1870) puis les provinces de la Saskatchewan (1905) et de l'Alberta (1905) telles qu'on les connaît aujourd'hui.

Au cours de la décennie 1870, la population française et franco-métisse du Manitoba voit déferler autour d'elle des milliers de colons qui, partout, prennent possession des concessions accordées par le gouvernement canadien. Proprement soutenue par son clergé catholique, la population francophone, encore suffisamment nombreuse, parvient, dès la création du Manitoba, à voir ses droits linguistiques garantis.

Hostile aux éléments francophones et catholiques, inquiété par les velléités revendicatrices des milliers de ressortissants allemands et

³ Le terme *voyageurs* est employé ici pour désigner ceux qui, avant la Confédération canadienne, participèrent à la traite des fourrures : marchands (dits « bourgeois »), commis et engagés.

ukrainiens venus s'établir dans l'Ouest à l'invitation du gouvernement canadien, mais rassuré par le poids démographique qu'atteint la population de langue anglaise au fil des ans, le gouvernement manitobain abolit en 1890 le statut officiel de la langue française et met tout en œuvre pour compromettre l'enseignement de cette langue dans les écoles manitobaines. Les enjeux de survie culturelle et de reconnaissance sociale se trament et s'affrontent alors au détriment des Métis. Nombreux sont ceux parmi eux qui, offensés par l'esprit de contempion ambiant chez les francophones (Giraud, 1984), abandonnent progressivement la pratique de la langue française.

Les débuts de l'histoire de la présence française dans les provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta suivent des *scénarii* presque en tout point semblables à celui observé au Manitoba. De premières agglomérations franco-métisses se forment le long d'anciennes pistes de traite ou sur des sites séculaires de fréquentation autochtone. Plus tardive qu'au Manitoba, la déferlante colonisatrice surgit au tournant du xx^e siècle et s'affermi au lendemain de la création des provinces dont les gouvernements s'empresment d'interdire au français le statut de langue officielle, statut pourtant acquis des décennies auparavant lors de la formation de l'ancien gouvernement des territoires.

La course des nouveaux arrivants de toutes provenances pour l'appropriation des meilleures terres conduit à un éparpillement des foyers de peuplement francophones en Saskatchewan comme en Alberta. Les difficultés de recrutement de colons français et belges, peu empressés à quitter l'Europe, le scepticisme des élites québécoises, réfractaires au soutien de l'effort de colonisation francophone dans l'Ouest, sont autant de revers qui, additionnés aux vexations de toutes sortes infligées par des gouvernements provinciaux, ont tôt fait de donner à la francophonie des provinces des Prairies canadiennes le profil d'une minorité lourdement entravée et freinée dans sa capacité d'action, de renforcement et de pérennisation. Tout au long du xx^e siècle, l'histoire de la francophonie de l'Ouest est marquée, sans y être résumée, par une lutte continue pour le recouvrement des droits linguistiques et scolaires dont elle a été spoliée.

À l'aube du siècle dernier, cette francophonie se dit « canadienne-française », épithète qu'elle partage en cause commune avec la majorité des francophones du pays. Au fil des générations, en raison des distances et de l'état des communications, les liens physiques, mnésiques et

référentiels s'atténuent avec le Québec, province perçue de plus en plus par les générations nouvelles comme une terre ancestrale.

Dans la foulée, mais aussi en réaction à l'avènement de la Révolution tranquille et des velléités québécoises d'indépendance nationale, on voit naître dans l'Ouest canadien les premières formes d'expression d'un attachement au sol sur lequel on a vu le jour. Dans les années 1970 et 1980, elles se traduisent de manière symbolique, notamment dans la création de gentilés. On se dit Franco-Manitobain au Manitoba, Fransaskois en Saskatchewan et Franco-Albertain en Alberta. Concomitamment à l'appropriation progressive d'une nouvelle identité provinciale, aboutissent, au terme de longues poursuites judiciaires, le recouvrement de certains droits linguistiques et scolaires majeurs de même que la proclamation d'invalidité de lois attentatoires injustement promulguées, mais sitôt validées par une astuce juridique.

Après environ un siècle, la récupération du plein droit des francophones à un enseignement adéquat en langue française se traduit dans les années 1990 par la multiplication d'établissements scolaires leur étant destinés. Ce sont aussi les années au cours desquelles ces écoles commencent à accueillir de jeunes ressortissants en provenance du Maghreb et d'Afrique centrale, tout comme un nombre croissant de jeunes issus de couples exogames qui se perçoivent et se disent davantage bilingues et biculturels que francophones. La face de la francophonie désormais dite « plurielle » s'en trouve une fois de plus modifiée (Dallaire, 2006; Dalley, 2006). Les profils identitaires se démultiplient (Deveau, 2008).

Sans cesse minorée par les effets de l'assimilation, la francophonie de l'Ouest représente au début du présent siècle environ 3 % de l'ensemble des habitants des provinces concernées. Entraînée comme le sont toutes les populations du globe dans les tourbillons d'une mondialisation qui impose son dictat économique, précipite le rétrécissement planétaire et suscite les affirmations de spécificités régionales, cette francophonie continue de changer tout en persistant dans sa volonté de s'inscrire, selon divers modes d'être et de penser, dans la durée.

BIBLIOGRAPHIE

- CONSEIL CANADIEN SUR L'APPRENTISSAGE (2009). *Carnet du Savoir : l'éducation chez les minorités francophones du Canada*, [En ligne], [http://www.ccl-cca.ca/pdfs/LessonsInLearning/08_20_09-F.pdf] (9 décembre 2011).
- CORMIER, Marianne, Diane PRUNEAU et Léonard RIVARD (2010). « Améliorer les apprentissages en sciences en milieu francophone minoritaire : résultats de l'expérimentation d'un modèle pédagogique », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 36, n° 2, p. 343-363.
- DALLAIRE, Christine (2006). « I am English too: Francophone Youth Hybridities in Canada », dans Pam Nilan et Carles Feixa (dir.), *Global Youth? Hybrid Identities, Plural Worlds*, New York, Routledge, p. 32-52.
- DALLEY, Phyllis (2006). « Héritiers des mariages mixtes : possibilités identitaires », *Éducation et francophonie*, vol. 34, n° 1 (printemps), p. 82-94.
- DEVEAU, Kenneth (2008). « Construction identitaire francophone en milieu minoritaire canadien : "Qui suis-je?", "Que suis-je?", *Francophonies d'Amérique*, n° 26 (automne), p. 383-403.
- GAGNON, Denis (2008-2009). « La création des "vrais Métis" : définition identitaire, assujettissement et résistances », *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes = Port Acadie: An Interdisciplinary Review in Acadian Studies*, nos 13, 14, 15 (printemps-automne 2008, printemps 2009), p. 295-306.
- GIRAUD, Marcel (1984). *Le Métis canadien : son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'ethnologie, vol. 2.
- GODBOUT, Marc, Mireille DUGUAY et Sylvio MORIN (1993). *Notes pour une présentation de la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada devant le Comité permanent des Affaires sociales, des Sciences et de la Technologie (Sénat du Canada) dans le cadre de son Étude sur la notion, le développement et la promotion de la citoyenneté canadienne*, Ottawa, Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada.
- KARA, Mohamed (2009). « Écrits et savoirs », *Pratiques*, nos 143-144 (décembre), p. 3-10.
- LÉONARD, Carol J. (2009). « Les noms de lieux des voyageurs sur la rivière Churchill : une toponymie signée à l'aviron », *Onomastica Canadiana: Journal of the Canadian Society for the Study of Names = Revue de la Société canadienne d'onomastique*, vol. 91, n° 2, p. 13-43.
- PODRUCHNY, Carolyn (1999). *"Sons of the Wilderness": Work, Culture and Identity Among Voyageurs in the Montreal Fur Trade, 1780-1821*, thèse de doctorat, Toronto, Université de Toronto.

- SHIPLEY, Lisa (2011). *Profil des élèves et des écoles des groupes linguistiques minoritaires au Canada : résultats du Programme international pour le suivi des acquis des élèves (PISA), 2009*, Ottawa, Statistiques Canada.
- Van SCHENDEL, Nicolas (1994). « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadienité », dans Jocelyn Létourneau (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, avec la collaboration de Roger Bernard, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 101-121.
- VÉZINA, Robert (2000). « La dynamique des langues dans la traite des fourrures : 1760-1850 », dans Danièle Latin et Claude Poirier (dir.), *Contacts de langues et identités culturelles : perspectives lexicographiques*, actes des quatrièmes Journées scientifiques du réseau « Étude du français en francophonie », Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 143-155.
- WOEHLING, Jean-Marie (1998). « Conclusions générales », dans Solange Wydmusch (dir.), *La toponymie, un patrimoine à préserver*, Paris, L'Harmattan, p. 159-169.